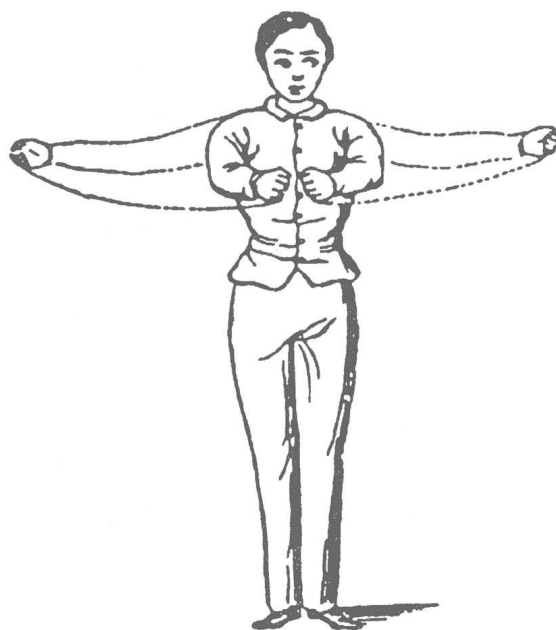


# PARLEMENT DE MONTPELLIER

JOURNÉES UFORCA POUR L'UPJL

## *Autour du Séminaire XXIII*



samedi 21 et dimanche 22 mai 2011

*Palais des Congrès – Le Corum  
Montpellier*



# I. - CLINIQUE



Augustin Menard

*Arracher l'obsessionnel à l'emprise du regard. (I, 18)*

Lacan désigne ainsi une difficulté liée à la position subjective de l'obsessionnel qui se présente comme un obstacle dès l'entrée en analyse, dans la cure même, et comme ultime barrière à son issue.

Un sujet formule une demande d'analyse en raison d'une angoisse qui le submerge et le paralyse. Il la motive par la crainte d'une sanction pour faute dans l'exercice de sa profession, où pourtant il excelle. Il est en permanence sous le regard d'un Autre qui le juge. Il estime se conformer à l'idéal qui lui sert de guide dans la vie, transmis par son père. Pourtant, des pensées s'imposent et le contraignent à des efforts constants pour les chasser dans un dialogue intérieur épuisant. Son habituelle maîtrise se trouve en défaut. Comme « pour mémoire », il rapporte sans affect un événement incestueux de la petite enfance où domine la fonction scopique. Il l'a fort bien isolé, de même que ses sentiments agressifs. Sa demande est de faire disparaître l'angoisse, son espoir : récupérer sa maîtrise, car, dit-il, « tout s'explique ». Des fantasmes de toute puissance et d'ubiquité s'expriment dans ses rêves. Enfermé dans la « cage de son narcissisme », il est prisonnier de son rêve d'unité sous-tendu par son idéal. Sa conception imaginaire d'un monde sans faille le contraint en permanence à se confronter à lui-même sous le regard de l'Autre comme témoin, auquel il adresse ses performances professionnelles ou fantasmatiques, sans en retirer la moindre satisfaction. Il a écarté de sa vie sexuelle tout ce qui risquait de faire trou dans sa bulle, mettant de côté cette rencontre précoce avec le sexe et son trop de jouissance. Seule l'angoisse, signe de cette causalité victime de l'isolation, met à mal ses défenses et lui permet d'entrer en analyse. Cela n'exclut pas la tentation d'arrêter lorsque l'effet thérapeutique se manifeste. Il poursuivra et resituera dans son histoire les forces pulsionnelles à l'œuvre.

La cure d'un obsessionnel est entravée par la confusion qu'il fait entre un idéal, qui est ce lieu d'où il se voit aimable, que lui assigne le regard de l'Autre, et l'objet lui-même. Il fait

de cet idéal le gage de son unité. Substituant l'idéal à son désir, il vise à combler l'Autre. Dans « l'emprise du regard » de l'Autre il trouve sa jouissance en incarnant cet idéal. C'est ce qu'il ne veut pas lâcher. Il s'imagine tout puissant sur l'Autre qui ne serait rien sans lui s'en faisant le garant. Il croit asservir là où il est asservi. Il vit dans l'illusion que le réel et la jouissance sont réductibles au signifiant, s'inscrivant dans le discours du maître qu'il survalorise puisqu'il l'espère sans restes (« tout s'explique »). Ce sont ces restes que doit viser l'équivoque interprétative pour faire trou dans le moi. Elle doit faire coupure, car l'interprétation signifiante ne peut que relancer sans fin la tentative de suture en repoussant à l'infini la signification ultime. Il recherche la complétude de l'Un de l'unité, sur le modèle de la sphère close sur elle-même, avec ses effets mortifères. C'est à cette fin qu'il utilise le signifiant, la compulsion venant contrer le doute, qui, à chaque fois, réintroduit le hiatus. Cette illusion est induite par le statut de l'image du corps. Le regard sur le sac l'emporte au mépris du vide qui en sous-tend la gonfle. Il en résulte que lui est interdite « cette zone centrale qui est proprement celle de la jouissance » (*Séminaire XVI*, p. 305). Il s'accommode fort bien de la position de mort-vivant tant que l'Autre (dont l'analyste) ne vient pas faire signe de vie, de jouissance. C'est pourquoi, comme l'indique Lacan, l'analyste ne doit pas être obnubilé par les pulsions destructrices ou par la fixation à l'objet anal mais bien s'employer à déjouer l'emprise de l'imaginaire en scandant ce qui vient s'y opposer. Il convient de dégager l'objet *a* en le dissociant de l'idéal, à travers ses déplacements métonymiques qui dessinent le trajet de la pulsion. Une fin authentique ne pourra advenir que si l'opération de séparation est possible. Là, s'évoque le diagnostic différentiel, parfois délicat, avec une « psychose en habit de névrose obsessionnelle », où le statut de l'objet est radicalement autre. Mieux vaut le repérer au départ, que le découvrir dans la cure.

« Arrachement » témoigne de la coupure radicale et irréversible marquant la chute de l'objet *a* en fin de cure. Certains en restent à l'effet thérapeutique sans consentir à cette perte. D'autres dégageront l'objet *a* dans leur discours, sans pour autant accepter de le lâcher en acte. La cure doit permettre de réintroduire le manque, de le différencier de la perte.

***L'inquiétante étrangeté relève incontestablement de l'imaginaire. (III, 48)***

Le génie de Freud n'avait-il pas saisi intuitivement ce que Lacan a su élaborer comme relevant de la topologie propre au sujet de l'inconscient, en exclusion interne à son objet ? Dans ce Séminaire où Lacan nous initie à *l'esprit des nœuds*, l'inquiétante étrangeté est référée à un *imaginaire du corps* que la géométrie des nœuds a pour fonction d'exorciser.

L'opposition entre le *heimlich* et l'*unheimlich* n'est qu'apparente, puisque les deux termes se rapprochent jusqu'à se confondre. Freud fait du préfixe « *un* » la marque du refoulement : serait *unheimlich* tout ce qui devait rester secret, dans l'ombre, et qui en est sorti. Le sentiment d'inquiétante étrangeté trouve son origine dans le familier refoulé, c'est-à-dire le refoulé qui, autrefois, fut familier au sujet. Telle est la conclusion que Freud tire de son expérience de l'inconscient.

N'est-ce pas la complexité de cette structure qui a poussé Lacan à inventer le terme d'*extimité* ? L'extime ne s'oppose pas à l'intime, puisqu'il s'agit d'une zone où les négations s'annulent, comme le montre l'*Unheimlichkeit*. L'extime, c'est le plus intime qui se trouve à l'extérieur, c'est une béance au sein de l'identité à soi. L'étranger est au cœur du sujet, dont le nœud se fait ici le support.

Jacques-Alain Miller, en la construisant logiquement dans son cours (1985-86), montre que c'est l'extimité de l'inconscient qui nécessite la topologie lacanienne. Le fameux schéma triangulaire du *Séminaire XX* annonce le nœud borroméen qui en est la forme élaborée : la place de l'extimité y est occupée par la vacuole de la jouissance qui fait la gravitation des trois termes inscrivant une jouissance rebelle à l'opération signifiante, S (A barré), grand Phi et *a*. Extime au sujet, la jouissance qui l'affecte détermine sa vie à son insu. À cette place, il rencontre le réel de l'angoisse, qui n'est pas sans objet.

Une analysante, comédienne de profession, avait accepté de jouer au cinéma le rôle

d'une femme déchirée dont le mari, simple paysan, se laissait séduire par une jeune fille à la beauté perverse et succombait rapidement à une passion qui le conduirait à sa perte. Le tournage avait lieu en pleine campagne. Alors qu'elle tournait la scène où le mari lui avouait sa coupable faiblesse, son attention fut attirée par un superbe papillon qui s'était posé à proximité. Elle éprouva soudain une violente angoisse, qui la déconcerta au point qu'on dut interrompre la scène. Ce papillon aux ailes largement déployées la regardait. Le tournage se transforma en cauchemar.

Elle mit au travail de l'analyse ce moment d'inquiétante étrangeté. L'été à la campagne, les papillons voletant d'une fleur à l'autre, lui rappelaient le jardin de son enfance lorsqu'elle était en vacances chez ses grands-parents. Elle en gardait de bons souvenirs, mise à part l'inquiétude que suscitait la présence muette du grand-père invalide. Elle préférait s'échapper et aller jouer chez les voisins, qui avaient un garçon de son âge. Il lui faisait découvrir les travaux des champs, les animaux de la ferme et le plaisir de se rouler dans le foin. Premières expériences, plus sensuelles que sexuelles... Mais il y avait un autre souvenir, profondément enfoui celui-là. Le voisin, qui l'aimait bien, l'emmenait souvent sur son tracteur ; elle s'asseyait tout contre lui et même parfois sur ses genoux, jusqu'au jour où il lui avait doucement mais fermement écarté les cuisses pour la caresser. Elle en avait éprouvé un plaisir troublant puis, après coup, de la honte. Après s'être laissée faire, elle s'était détournée de lui et l'avait totalement ignoré. Quelques années plus tard, lorsqu'on l'avait retrouvé mort noyé dans l'étang, elle avait été saisie d'effroi et s'était sentie horriblement coupable. Coupable de l'avoir laissé tomber, sans un regard et sans un mot.

Le surgissement de cet événement imprévu – l'inquiétante étrangeté du papillon immobile, les ailes ouvertes – ne fut pas sans effet sur la vie de ce sujet. Elle qui s'était toujours « laissée faire » sans habiter son corps put apercevoir sa position de jouissance et cesser de « papillonner » d'un partenaire à l'autre sans en tirer de conséquences. Elle mit fin à une relation conjugale qui l'avait toujours protégée de la sexualité, et décida de s'engager sur la voie d'une féminité jusqu'alors refusée.



Dominique Laurent

*Trois plus un seul* \*

Dans le *Séminaire XXIII*, Lacan avoue avoir longtemps résisté à la republication de sa thèse *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* pour la simple raison qu'il lui est apparu que « la psychose paranoïaque et la personnalité (...) c'est la même chose et que, de ce fait elles n'ont comme telles pas de rapport. La thèse et le séminaire font résonner la notion de continuité entre paranoïa et personnalité de façon très distincte. Dans sa thèse Lacan prend parti pour l'École allemande « personnaliste » illustrée par Kretschmer à rebours de la conception française des tenants du processus organique et de la discontinuité dans la genèse de la psychose. Il isole moments féconds et phénomènes élémentaires dans une continuité sémantique. Le passage à l'acte est abordé comme discontinuité à partir de la voie allemande de la continuité. Avec la formulation de 1975 nous sommes dans une perspective qui renouvelle complètement les notions de délire et de personnalité. Le sujet supporté d'un nouage dans une continuité de l'imaginaire, du symbolique et du réel qui n'ont qu'une seule et même consistance, est exactement ce que Lacan appelle la psychose paranoïaque. Comment entendre cette continuité ? Le cours de J.-A. Miller « Une vie de Lacan » permet d'éclairer en quoi l'imaginaire, le symbolique et le réel ont une et même consistance. Chaque consistance autorise le virage à la paranoïa ou en tout cas n'y fait pas obstacle. Dans le registre imaginaire, Lacan isole la paranoïa constitutive du sujet dans son rapport à l'autre dès le stade du miroir. Celui-ci lie en effet la formation du *je*, soit « l'identification à l'imgo du semblable » au drame de « la jalousie primordiale ». L'insupportable du surgissement de l'image de l'Autre et la rivalité imaginaire trouve son issue dans « l'organisation passionnelle » du moi. Dans le registre symbolique qui est pourtant une tentative de traitement de l'impasse paranoïaque de l'imaginaire Lacan articule cependant la primauté de la paranoïa lorsqu'il écrit « Le sujet donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui et c'est là qu'il s'appréhende ». Dans le registre du réel, le traumatisme de la jouissance est la marque d'un

signifiant qui manque et qui a pour mathème S (A barré). Le réel foncièrement traumatique rend l'Autre insupportable. Cet écrasement des consistances en une, fait écho à une intuition du jeune Lacan considérant comme indissoluble le jugement, la passion, la certitude à propos des psychoses paranoïaques.

Avec RSI, le nœud à trois est le support du sujet. Avec le *Séminaire XXIII*, Lacan ajoute qu'« à trois paranoïaques » se noue au titre de symptôme une personnalité distincte des trois autres, et celle-ci n'est pas nécessairement paranoïaque. Le mouvement est double : écrasement des trois consistances en une, plus une personnalité. La chaîne borroméenne constituée d'un nombre indéfini de nœuds à trois précipite à un moment en un terme à quatre, le sinthome. Le passage du trois à trois plus un est du même ordre que celui qui se produit dans l'assertion de certitude anticipée. Les hésitations successives des prisonniers produisent une certitude en plus. Ce n'est pas le trois en un catholique mais le trois plus un d'une théologie lacanienne athée. Le sinthome est le produit de la rencontre du signifiant qui rate et de la jouissance qui échappe. Il est une croyance. Le sujet y croit. Cela fait écho à la façon dont Lacan dénonce en 1948 l'infatuation du sujet « de se croire ce qu'il est ». Le sujet peut se croire *un* au regard d'une identification spéculaire dominante dans le bric à brac des identifications du moi. Le sinthome de Joyce c'est son œuvre, il y croit. Allons nous dire qu'une psychanalyse est un essaim d'assertions de certitudes anticipées que viendront incarner la consistance du symptôme, la dynamique du fantasme, jusqu'à ce que se dévoile au delà du SSS et de l'objet *a*, la jouissance hors sens du sinthome. En ce sens le sinthome bien qu'il mette l'accent sur l'exceptionnalité de chacun comme le dit J.-A. Miller est l'envers de la paranoïa. Ce « n'est plus seul contre tous », c'est « l'un tout seul » séparé de l'Autre. C'est une rupture cruciale entre personnalité et sinthome. Une psychanalyse consiste à se défaire de toute croyance envers le moi et à la remplacer par l'élaboration finie, infinie sur le traumatisme de la jouissance. C'est se défaire de la paranoïa primitive.

\* La psychose paranoïaque et la personnalité, c'est la même chose. (III, 53)

Jean-Pierre Deffieux

***Le parlêtre adore son corps. (III, 66)***

L'être humain est soucieux de son image, de ce qui l'habille, le pare, met en valeur ses formes, ou sa virilité, d'entretenir son corps par l'exercice physique, de le remodeler ou le conserver par la médecine et la chirurgie esthétique, mais au-delà, il se soucie de son décor, de son jardin, de sa voiture, de ses œuvres d'art, et par extension de tous les modes de séduction ou de puissance qui mettent en jeu l'idéal de la forme. Notre époque favorise grandement cet attrait pour l'image du corps dans tous les secteurs médiatiques. Les « seniors » sont maintenant gagnés par cette frénésie cultivant l'idée d'un corps qui reculerait devant la vieillesse, le délabrement et la finitude.

Veut-il d'abord plaire à l'autre ou bien plutôt à lui-même ? Ou à lui-même en l'autre ?

Le stade du miroir de Lacan met en jeu le narcissisme à partir de l'imaginaire, de l'image du corps appréhendée dans le miroir comme un idéal de complétude qui fixera à jamais la marque du désir : « Le moi humain se constitue sur le fondement de la relation imaginaire ».<sup>1</sup>

L'attachement du sujet à l'image de son corps, quelque soit son sexe, vise à compenser la faille symbolique de la castration<sup>2</sup>. C'est ce que le sujet névrosé suivant les modalités de l'hystérie et de l'obsession s'emploie à faire, par exemple l'obsessionnel, en s'appuyant sur son moi pour ne rien perdre, ou l'hystérique en adorant l'Autre femme, image idéale qui incarne le mystère de sa propre féminité, comme Dora avec Mme K. ou la Madone Sixtine<sup>3</sup>.

Mais l'adoration du parlêtre pour son corps-propre<sup>4</sup>, soulignée par Lacan dans le *Séminaire XXIII*, ne se suffit pas de la théorie du stade du miroir. Le parlêtre n'est pas le sujet barré du langage, et l'adoration ne s'adresse qu'à Dieu... et à notre corps suivant Lacan.

On adore Dieu, c'est notre façon de lui attribuer une valeur suprême, de le vénérer comme inatteignable, à la place que Lacan nomme *la Chose* dans le *Séminaire L'éthique*. C'est aussi ce seul rapport d'adoration que l'être parlant entretient avec son corps. Il lui arrive aussi d'adorer le corps de l'autre au travers du sexuel, justement parce que lui aussi est inatteignable : Dieu et le sexuel, deux réels impossible à atteindre. L'être parlant se méprend de croire que c'est le corps de l'autre qu'il adore, car sa rencontre reste limitée au corps propre, élargie aux objets hors-corps. Le fétichisme, objet d'adoration, nous en donne la version la plus patente.

Au-delà du narcissisme, nous devons situer cette phrase dans le contexte du dernier enseignement de Lacan, à partir de la logique et de la clinique borroméenne. Jacques-Alain Miller nous a très largement aidés à le faire.

Dans ce dernier enseignement, le rapport du parlêtre au corps s'écrit R.S.I. ; l'imaginaire n'est plus principalement renvoyé à la forme, il est le corps en tant que substance jouissante. Le sujet de la parole et du langage trouve son être dans la jouissance du corps, le corps est ainsi la consistance mentale du parlêtre<sup>5</sup>. D'où la place éminente de l'imaginaire à la fin de l'enseignement de Lacan comme corps, distinguant le corps, « origine imaginaire » dans le « sac de peau vide », et le corps comme consistance de jouissance<sup>6</sup> du parlêtre : « Le premier corps fait le second de s'y incorporer. »<sup>7</sup>

Lorsque les trois registres sont noués, le parlêtre adore son corps.

Quand ils ne le sont plus, quand l'imaginaire fout le camp, quand la jouissance ne trouve plus à se situer par rapport au corps, quand le corps perd sa consistance de contenant<sup>8</sup>, c'est tout un champ de la clinique qui s'ouvre, de ce que Freud appelait la névrose narcissique, aux manifestations discrètes de la psychose ordinaire, jusqu'au corps morcelé du schizophrène.

Schreber, Joyce, mais aussi beaucoup de nos cas présentés depuis 1996 dans nos Conversations donnent des aperçus de modalités de dénouage du lien du sujet psychotique avec son corps.

- **Quand la jouissance ne trouve plus à se loger dans une unification imaginaire du corps** : le corps de Schreber est soit envahi par la jouissance quand il se féminise, soit déserté de jouissance, dans les moments où il n'a plus aucune représentation imaginaire de lui-même et du monde et qu'il doit par le délire s'inventer un univers « bâclé à la six quatre deux ».

- **Quand l'imaginaire n'est plus référé au corps** : l'ego de Joyce n'est pas le moi, c'est un ego construit à partir de sa modalité singulière d'écriture, pas à partir de l'image du corps.

- **Quand l'imaginaire « fout le camp »** : Joyce enfant abandonnant son corps, comme un élément qui lui est totalement étranger, forme étrangère et substance dissoute<sup>9</sup>. Quand tel sujet enfant, frappé violemment par un homme, décrit comment au moment où il commence à être battu, il disparaît de son corps, puis il entend une petite voix qui lui dit : « Regarde ». Il voit alors un petit garçon et il s'enfuit, se rendant compte que ce petit garçon c'est lui-même. Il ne se souvient pas du tout avoir ressenti quoique ce soit alors qu'il était couvert d'ecchymoses.

- **Quand l'être ne leste pas l'image** : une jeune fille vit dans un tourment permanent pour trouver le moyen toujours raté de situer son être dans une représentation imaginaire qui lui conviendrait et qui la situerait par rapport à l'autre : « Je n'arrive pas à être moi ».

- **Quand le sujet tente de retenir la fuite de l'imaginaire** : au bord du déclenchement, il tente de façon ritualisée et obsédante de mémoriser les objets de l'espace dans la pièce à côté de celle où il se trouve dans un effort répété de conceptualiser l'espace.

Petite série qui ne demande qu'à s'élargir !

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975, p.133.

<sup>2</sup> Miller J.-A., « L'image du corps en psychanalyse », *la Cause freudienne*, n° 68, Paris, mars 2008, p. 97-98.

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Seuil, Paris, 1994, p. 142.

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, p. 66.

<sup>5</sup> Miller J.-A., *Lettre mensuelle*, n° 247, avril 2006, « Vers les prochaines Journées de l'École », p. 4.

<sup>6</sup> Miller J.-A., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, annexes p. 214.

<sup>7</sup> Lacan J., *Autres écrits*, « Radiophonie », Seuil, Paris, 2001, p. 409.

<sup>8</sup> Miller J.-A., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, annexes p. 214.

<sup>9</sup> Miller J.-A., Cours du 17 janvier 2007, L'orientation lacanienne, inédit.

Lecture du cours de Jacques-Alain Miller du 11 mai 2009.

*Corps mal ficelés : détachements et indifférences\**

**I. Hypothèse**

Avoir un corps, ça ne va pas de soi. Le garder non plus. Joyce a connu ça. L'épisode de la raclée le montre : son corps mal ficelé l'a alors laissé tomber. Je formule l'hypothèse que *le laisser tomber du corps* peut connaître d'autres formes que le dégoût joycien – par exemple, une indifférence non névrotique – et d'autre cause que le détachement, évoqué par Lacan – par exemple un point de forclusion. La mise en parallèle des souvenirs de Joyce et ceux d'une patiente vont tenter de le montrer.

**II. Joyce**

*- Se faire tourmenter*

La pensée de se faire tourmenter par un camarade efféminé, en classe, dévêtu, suscite un plaisir étrange qui le fait frissonner. La mise en acte du scénario de jouissance masochiste appelle deux sortes de souvenirs : 1) ceux de scènes de fustigation avec les prêtres reviennent d'autant plus facilement que leurs menaces, sans danger pour son intégrité corporelle, leur donne un air stupide. Mais, 2) le souvenir du mendiant menaçant les enfants doit être chassé, car la cruauté de son regard le terrorise comme s'il croyait à un péril qui atteindrait sa chair.

*- Détachements*

Joyce savait y faire pour se faire tourmenter, surtout par Connolly qui traquait les aveux de sa vie amoureuse et lui extorquait le nom des poètes qu'il aimait. Il se souvient des détails de la méchante lâcheté de Connolly lors de l'épisode de la raclée. Mais, il se sent vite dépouillé de sa colère, comme « un fruit se dépouille de sa peau mure ». Cette fois-là, Lacan avance qu'il éprouve un dégoût dénué de jouissance. On pourrait parler d'une indifférence originaire. Pourtant, une autre punition injuste – les coups de fouets du préfet d'études sur ses

mains – le plonge une autre fois dans un excès de frayeur qui secoue tout son corps. Cette fois-là, « il plaint ses mains » comme si elles appartenaient « à quelqu'un d'autre » que lui. Une fois l'humiliation passée, il n'en voudra pas davantage à ce préfet qu'à Wallis, de lui avoir plongé la tête dans la fosse des cabinets.

### **- Indifférences**

Si l'amour et la haine, décrites dans les livres qu'il lit, ont peu de réalité pour lui, c'est qu'ils sont comme les affects, toujours trop brefs pour se constituer en passions. Faute de rencontrer l'amour qui le transfigure en détachant de lui la faiblesse, la timidité et l'inexpérience, il renouvelle sans cesse le choix de la femme humiliée qui le laisse trop vite lucide et *indifférent*. Il jouit par ailleurs de tourmenter l'autre en lui prouvant qu'il est égoïste et *indifférent*. Il peut encore se plaindre de l'Autre *indifférent* qui voisine avec l'Autre méchant, mais l'*indifférence* est surtout une vertu de l'artiste. Aussi, l'égoïsme indéracinable et rédempteur le rend insensible au destin de la nation, mais pas à l'ignominie d'un vers.

### **III. Le cas d'Ella**

#### **- Un corps laissé tomber**

Elle s'est effondrée, il y a deux ans, à la suite d'une chute dans la rue. L'immobilisation longue, nécessaire à la consolidation d'une fracture, lui donne le sentiment que la vie la laisse tomber. Avant cette chute, elle s'était toujours sentie protégée par la vie. Depuis, ça ne va plus. Un jour, une attente jugée trop longue dans la salle d'attente la fait repartir parce qu'elle croit que je veux me débarrasser d'elle comme d'« un paquet encombrant ». Sa certitude est étayée par le fait que le prix de la séance, pourtant fixée par ses soins, n'est pas assez élevé. L'analyse fait revenir le souvenir de deux *laissés tomber* dont elle a pâti très jeune, alors que sa mère avait failli perdre la vie et que son père avait quitté la maison. Il apparaît alors que son usage du silence la préservait d'une séparation d'avec sa



mère menaçant d'éloigner une sœur trop bavarde. Surprise d'avoir pu dire ce qu'elle ignorait, elle décide que le prix des séances doit augmenter.

#### **- Attachements**

Deux effets notables surviennent alors. D'une part, elle éprouve « des émotions directes », et d'autre part, elle renouvelle son lien à son fils. Elle est surprise d'éprouver des émotions en parlant. Jusque-là, elle ne les éprouvait qu'après-coup, longtemps après, et elle ne pouvait « vider son sac que hors-émotion ». Elle n'est donc plus indifférente. En même temps qu'un corps vivant s'attache à elle, son rapport au temps change. Elle peut désormais anticiper une séparation d'avec son fils, et commencer à en souffrir alors qu'il est encore auprès d'elle. La seule fois où elle s'était séparée de lui auparavant, elle s'était effondrée au moment même de la séparation, pas avant. Elle renoue alors avec une pratique de danse parlée et de peinture pour que d'autres disent « ce qui a envie d'être dit ».

#### **IV. Détachement et forclusion**

Si Joyce a un corps, tandis qu'Ella en est dépourvu, leur indifférence n'est pas non plus identique : celle de Joyce est originaire, et signale une perte, tandis que celle d'Ella témoigne d'une absence de corps, due à une forclusion. L'*ego* indéracinable de Joyce répare la faute, alors qu'Ella, qui n'a pas d'autre *ego* salvateur que son enfant, peut basculer à la place du déchet. La père-version de Joyce passe par un amour conditionnel pour le père, alors qu'Ella ne pardonne pas au sien de l'avoir laissée tomber. Pour Ella, le rejet concomitant du souvenir et de l'affect concerne un point de forclusion. Il n'en n'est pas question pour Joyce qui chasse le souvenir, tandis que l'affect tend à se détacher. Un détachement est autre chose qu'un point de forclusion.

\* Chez Joyce, il n'y a que quelque chose qui ne demande qu'à s'en aller comme une pelure.  
(X, 149)



# II. - SEXOLOGIE



Philippe De Georges

*Opâques<sup>1\*</sup> !*

*Il s'agit d'une opacité dont l'existence fonde celle de l'inconscient, et qui justifie aussi bien l'expérience analytique elle-même, puisque "L'analyse c'est ça. C'est la réponse à une énigme".<sup>2</sup>*

Repartir du sexuel, c'est faire acte de volonté, contre la logique du refoulement ou de l'isolation. C'est aller du symptôme au discours sur le sexe, qu'il métaphorise, ou de la rumination de pensée au corps qu'elle mortifie. C'est parier sur ce qui, dans la vie, ne préfère pas la mort. C'est repartir du rapport sexuel qu'il n'y a pas, et donc maintenir vive et féconde la béance d'où s'origine aussi bien le Logos que la pulsion, du fait que celle-ci n'est pas la part animale, naturelle ou biologique de l'homme, mais effet d'un dire dans le corps.

L'opacité n'est pas une propriété du sexuel « en soi » : Le sexuel est opaque au « regard » (aussi bien qu'à l'entendement) du parlêtre qui tâche de se le représenter, de le traiter par imaginaire et symbolique. L'opacité est l'effet de ce que le Logos rencontre là sa limite. C'est cette insuffisance qui produit l'opacité.

Freud eut l'idée très tôt de cette béance, bien avant que le symptôme hystérique ne le convoque à l'opacité sexuelle. Jeune homme en pleine formation scientifique, travaillé par le scientisme le plus exigeant, il écrit à Martha à l'automne 1883 qu'il y a « de véritables trous dans l'organisation de l'univers ».

Il y a opacité du sexuel au sens où une part de ce qu'on dit « sexuel », son noyau de réel, échappe par définition à tout pouvoir de penser, de montrer et de dire. Le mot manque, et l'opacité est un terme qui permet de subjectiver cette rencontre d'un impossible à dire, à

imaginer et à représenter – béance d'où l'inconscient s'origine. Aussi n'y a-t-il place alors que pour les réponses de fortune qu'apporte l'inconscient freudien.

Lacan le dit, dans "L'acte psychanalytique"<sup>3</sup>: contre le supposé caractère génital de la névrose "réussie", il souligne la déficience de la vérité dans l'approche du champ sexuel et l'irréductibilité de l'acte sexuel à toute réalisation véridique. L'opacité tient à ces points précis concernant la vérité singulière du sujet et sa détermination signifiante comme être sexué. L'opacité, c'est l'envers de la limpidité du ciel éternel et infini des idées dont parle Socrate dans *le Ménon* : il n'est pas question d'une parcelle divine dont l'âme serait dépositaire, mais du point d'insertion du sujet à son être de vivant.

C'est opaque *au sens*, parce que ce dont il s'agit relève d'un pur "il y a", nous dit Jacques-Alain Miller<sup>4</sup>, mettant du coup d'un même côté réel et existence, et de l'autre, sens et description. Tel est le paradoxe du réel de Lacan, qui d'un côté "exclut le sens" et qui à l'occasion fait sens. Lacan creuse ici l'aporie que Freud avait repérée comme telle. N'avait-il pas cru pouvoir dire à certains philosophes que ce qu'il appelait "inconscient" correspondait sans doute à ce qu'eux-mêmes définissaient comme "chose en soi"<sup>5</sup>?

Il faudrait pouvoir dire "opacité muette", pour dire d'un même élan ce que Freud décrit comme pulsion (sur sa pente "de mort") et Lacan comme jouissance. Opacité muette de la première mauvaise rencontre qui fait trou et appelle à sa propre répétition. Ce qui est au départ, c'est l'expérience de *Lust-Unlust* que constitue pour chaque sujet son entrée traumatique dans la réalité sexuelle.

"Exil, il ne saurait y avoir de meilleur terme pour exprimer le non rapport"<sup>6</sup>. Mais si exil il y a, il est à coup sûr sans retour. Pas d'Odyssée pensable, pas de retour à Ithaque. Tout au plus pourra-t-on espérer un savoir y faire, en allant le quérir au lieu-même de l'opacité. C'est ainsi qu'il faut entendre "tout doit être repris".

Alain Merlet qui avait pris le risque de commenter cette phrase<sup>7</sup>, était parti de son propre acte manqué, à savoir un souvenir déformé et tronqué de la phrase, citée de mémoire. Il faisait valoir ce que sa bévue éclairait concernant le scandale que représente pour chacun l'impossibilité de rendre compte du rapport sexuel : face à ce qui est opaque, le sujet produit une réponse à côté, position phobique de structure qui le conduit à un symptôme d'emprunt : le symptôme obture ce que creuse l'énigme, parce que la béance est source d'angoisse. Hans sert ici de fil, montrant comment le symptôme répond à "un premier jouir" sexuel, insupportable et étranger.<sup>8</sup>

\* Tout doit être repris au départ à partir de l'opacité sexuelle. (III, 64)

---

<sup>1</sup> Aubert J., « Histoire d'opâques », *la Cause freudienne*, n° 62, p. 99.

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, 2005, p. 72.

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XV, « L'acte psychanalytique », inédit. Leçons des 15 et 22.11.67.

<sup>4</sup> Miller J.-A., *L'œuvre de Lacan*, cours du 06.03.11, inédit.

<sup>5</sup> Cité par Binswanger L., *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne*, Gallimard, 1970, p. 276.

<sup>6</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, p. 70.

<sup>7</sup> Merlet A., "Tout doit être repris au départ à partir de l'opacité sexuelle", *Quarto 77*, p. 52.

<sup>8</sup> Lacan J., *Conférence de Genève sur le symptôme*, in *Le bloc-notes de la psychanalyse* n° 5, 1985.

Pierre Stréliski

*Le rose et le gris*<sup>1\*</sup>

*Titre emprunté à Philippe Sollers pour témoigner d'un certain état du monde par rapport à la gaieté.*

Pourquoi cette phrase : « Il n'y a aucune raison pour que, une-femme-entre-autres, un homme la considère pour sa femme »<sup>2</sup>, phrase *dérivée* de celle de Lacan dans le *Séminaire XXIII*, au sens où elle est une généralisation, une application au « pour tous » des hommes, du cas singulier de Joyce par rapport à Nora, pourquoi cette phrase me fait-elle penser à la ritournelle qu'on inflige aux enfants : « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette, etc. » ? Évidemment, les deux propositions s'opposent. D'un côté le « il n'y a pas », l'exil, la séparation, la coupure entre les sexes, de l'autre un « il y a » obscène, un lien, une prise de corps – la pince pouce-index saisit le menton de l'autre et sous couvert du rire attendu lui promet des sévices, une tape –, une aliénation, une domination. La mère tient l'enfant ; un homme ne tient pas sa femme sauf à la réduire à un objet qu'elle n'est pas, même si elle assume de s'en faire le semblant. Sublime Françoise Hardy aperçue l'autre jour à la télévision, rétorquant à la fatuité sénile de Jean Rochefort qui disait de son mari Jacques Dutronc que c'était « un chanteur nécessaire » : « Nécessaire, oui mais insuffisant ». Égalité.

Et revoilà ce binaire aliénation/séparation sensé donner la clé de l'existence, de « la causation du sujet », dit Lacan. Et il faut en effet toute l'énergie des folies amoureuses, depuis celle de Roméo et de Juliette (un amour *unien*) jusqu'à celle de Julien Sorel et de Mme de Rênal et Mathilde (un amour *trio*) pour colorer ce binaire en rouge et noir.

Aujourd'hui c'est autrement. Les couleurs ont passé. Un patient lit des lettres d'amour de son père à sa mère écrites peu de temps avant qu'il ne commence à le violer. Il note que



c'est au moment où ses parents n'ont plus été séparés, quand son père a été en retraite, que cela a commencé. Un autre patient rêve le jour de l'anniversaire de la mort de son père que ses parents sont ensemble et qu'il peut les photographier. Ils n'ont jamais vécu ensemble.

Là où la bienséance bourgeoise pouvait encore faire exalter des passions dans une opposition farouche, glorieuse entre le droit et la passion, entre la raison et la folie (voir là-dessus le constat du pourtant très catholique Blaise Pascal), le monde contemporain a imposé son cynisme mou – tous sous la toise, plus de différences, manière peu ragoûtante de traiter des êtres sexués : leur imposer de jouir pour qu'ils ne se posent pas de questions sur ce que cette jouissance veut dire. Et pourtant ces êtres souffrent, ils veulent comprendre l'incompréhensible. D'où la psychanalyse. Mais celle-ci ne pourra plus être orientée par ce duel sublime entre le rouge et le noir, entre l'aliénation et la séparation, entre l'ordre symbolique et le désordre imaginaire. L'ancienne clé qui substituait un monde à un autre en prétendant ouvrir une porte (de pouvoir « passer »), la clé de la métaphore de l'amour s'avère n'être qu'une clé des songes. Elle n'ouvre – c'est la clé de *Mulholland Drive* – que sur un trou noir. Nulle explication de l'Oedipe ne donnera la raison de la castration. Et le réel continuera de ricaner en imposant ce qu'on peut bien appeler sa loi, son *imperium*. Énigme donc, et la psychanalyse comme réponse à celle-ci, « réponse spécialement conne »<sup>3</sup> précise Lacan qui ajoute toutefois qu'on peut apprendre à l'analysant à faire quelques épissures là où ça ne tient pas. Il faut faire tenir la corde par un nœud. Le nœud c'est celui du « non rapport » et c'est la phrase que j'ai à commenter.

Ne pas faire une explication de texte nous recommandait-on. Soulignons donc seulement que c'est d'*un homme et une femme* dont il est ici question. En exclure *L'homme* qui veut *La femme* – c'est la perversion<sup>4</sup> – et *une femme* qui rencontre *L'homme* – c'est la psychose<sup>5</sup>. Ainsi cette phrase dit-elle deux choses : 1) que le lien – la corde – entre un homme et une femme est un sans raison. C'est le contraire des *Liebesbedingungen* de Freud, qui sont

vraies aussi ; 2) en conséquence il n'y a pas de possession – c'est le « non rapport », il y a plutôt un exil.

Terminons avec *Les exilés* de Joyce : - « Avez-vous été à moi ou ai-je rêvé ? » Réponse : - « Souvenez-vous de votre rêve, vous avez rêvé que j'étais à vous hier soir ». L'homme répond : - « Dans toute ma vie il n'y a de réel que ce rêve »<sup>6</sup>. Plus tard, quand il prétend dire la vérité à son rival sur son amour, il est interrompu par une énigmatique marchande qui vante des harengs frais. C'est la réponse à l'énigme de l'amour. Comme « *The fox burrying his grandmother* », une réponse en queue de poisson. Et pour finir un doute : « Je me suis blessé l'âme pour vous, je m'y suis fait une profonde blessure de doute qui ne pourra jamais se refermer »<sup>7</sup>.

En fait « Le rose et le gris » c'est peut-être le titre secret, espiègle, que recouvre le *Trésor d'amour* que Philippe Sollers dépose ironiquement sous son nom sur la couverture blanche de Gallimard. Qui oserait ce titre ? Mais lui bien-sûr.

\* Il n'y a aucune raison pour que, une femme, un homme la tienne pour sa femme. (III, 70)

---

<sup>1</sup> Sollers P., *Trésor d'amour*, Gallimard, Paris, 2011, p. 65.

<sup>2</sup> Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XXII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, p. 70.

<sup>3</sup> Id., p. 72.

<sup>4</sup> Lacan J., *Télévision*, Seuil, 1974, p. 60.

<sup>5</sup> Id., p. 63.

<sup>6</sup> Joyce J., *Les Exilés*, acte III, *Œuvres*, Tome I, Gallimard, coll. La Pléiade, 1982, p. 884.

<sup>7</sup> Id., p. 890.

Carole Dewambrechies-La Sagna

***Expliquer l'amour par une sorte de folie. (III, 74)***

Dans une lettre de Joyce à Nora, datée du 2 septembre 1909<sup>1</sup>, Joyce hésite : est-il habité par la folie ou bien est-ce l'amour qui est une folie ? « Je me demande si je ne suis pas habité par une sorte de folie. Ou bien est-ce l'amour qui est une folie ? À un moment donné je te vois telle une vierge ou une madone, l'instant d'après je te vois impudique, insolente, demi-nue et obscène. » La folie donne ici l'explication de l'amour, « première chose qui soit à portée de la main », selon les termes de Lacan. Freud lui-même ne comparait-il pas l'état amoureux et l'hypnose pour souligner que dans l'état amoureux le sujet ne s'appartenait plus ? Lacan nous a, quant à lui, appris à voir dans les ruses de l'agalma la raison du désir si peu raisonnable d'Alcibiade pour Agathon. Mais ici, dans cette phrase du *Séminaire XXIII* ne s'agit-il pas d'autre chose ?

Regardons le contexte. Lacan dit : «... au regard de sa femme Joyce a les sentiments d'une mère. Il croit la porter dans son ventre. C'est bien là le pire égarement de ce qu'on peut éprouver vis-à-vis de quelqu'un qu'on aime. »

J'ai donc entrepris la lecture de la correspondance de Joyce et de Nora afin d'y retrouver la source de ces commentaires de Lacan quant à leur relation. J'ai trouvé des choses ténues dans ce registre : il y a des lettres où Joyce s'adresse à Nora en l'appelant « ma petite fille bien aimée »<sup>2</sup>, des lettres où il souligne ses « frêles épaules et ses membres de petite fille »<sup>3</sup> et l'incite à mieux se nourrir et à boire du chocolat.

Mais il y aussi l'inverse : des lettres où Joyce rêve d'être l'enfant de Nora : « Si je pouvais me nicher dans ton sein tel un enfant né de ta chair et de ton sang, être nourri par ton sang, dormir dans la secrète et chaude obscurité de ton corps »<sup>4</sup>.

De quoi parle donc Lacan quand il dit : « il croit la porter dans son ventre ». Il s'agit manifestement d'une référence très précise. Je désespérais de la trouver. C'est à Jacques Aubert que j'ai posé la question et il m'a donné la réponse immédiatement<sup>5</sup>. Il avait cette référence à l'esprit car il était vexé, me disait-il, de ne pas l'avoir donnée à Jacques-Alain Miller pour l'appareil de notes du Séminaire parce qu'il n'a trouvé cette référence qu'ultérieurement. Cette référence figure dans un fragment tombé des *Exilés*, fragment qui figure dans l'appareil critique de la Pléiade mais que Joyce a écarté de la version publiée de sa pièce<sup>6</sup>. Il s'agit d'un dialogue entre Richard et Robert.

*« Richard : Vous dites que je suis comme son père. Savez-vous ce que j'éprouve lorsque je la regarde ?*

*Robert : Quoi donc ?*

*Richard : L'impression de l'avoir portée dans mon propre corps, mon propre ventre. »*

La question de savoir si un sujet est père ou mère se retrouve de multiples façons dans le texte de Joyce. « La paternité est une fiction légale »<sup>7</sup> et Joyce peut laisser son premier enfant pendant 2 mois sans nom et commenter ce fait en ajoutant qu'il trouve « qu'un enfant devrait pouvoir à son gré prendre le nom de son père ou de sa mère à sa majorité. »

Dans cet extrait retranché Joyce ajoute des éléments qui montrent que sa femme est incluse dans le processus d'écriture qui est le sien de façon singulière : « Quelquefois dans notre chambre je me retourne pour la regarder... quand je suis entrain d'écrire. Elle est étendue sur le lit lisant quelque livre que je lui ai donné. »

C'est à ce moment-là qu'il a l'idée que sa femme est son œuvre et celle d'autres hommes semblables à lui. « C'est nous qui l'avons conçue et mise au monde. Nos esprits confondants leurs flots sont la matrice dans laquelle nous l'avons portée. »

Si la femme est le sinthome de l'homme comme Lacan l'avance dans le *Séminaire XXIII*, c'est aussi dans le cas de Joyce qu'elle est à la fois partenaire, à la fois œuvre. Elle lui va comme un gant, dit Lacan qui voit là « un drôle de rapport sexuel. »<sup>8</sup>.

À ce moment-là s'invente une géométrie du rapport sexuel différente de l'espace imaginaire, comme le souligne Jacques-Alain Miller<sup>9</sup>.

« Tout ce qui subsiste du rapport sexuel est cette géométrie à laquelle nous avons fait allusion à propos du gant. C'est tout ce qui reste à l'espèce humaine pour le rapport ».<sup>10</sup>

Joyce était-il fou ? Lacan reconnaît à son art la valeur de sinthome qui fait tenir ensemble les trois dimensions de l'imaginaire, du réel et du symbolique, compensation de la carence paternelle et d'une forclusion de fait. Nora est elle-même nouée au processus. Il est frappant que Joyce suppose l'amour de Nora pour lui premier et le sien comme en réponse, assumant par là une tonalité érotomaniaque. « Laisse-moi t'assurer de mon grand respect pour ton amour. »<sup>11</sup> (La Pléiade, p. 1138), souligné par Richard Ellmann<sup>12</sup>. À cet égard, Joyce curieusement rejoint Aimée, le cas princeps de la thèse de Lacan qui conjoint amour et folie.

La folie est-elle d'être une mère enfantant sa femme quand on est un homme ? La folie a alors un accent schrébérien : être la femme qui manque aux hommes. Ou bien la folie est-elle de faire équivaloir sa femme et son œuvre ? S'il n'y a pas de rapport sexuel, si l'exil du rapport sexuel est la condition du parlêtre, le parlêtre n'est-il pas condamné à créer l'Autre, à en faire un être de fiction ? Il y a alors deux versants possibles : faire de son symptôme partenaire ou faire de sa partenaire son sinthome, dans le sens spécial où le fait Joyce en installant à la place de l'Autre, comme le disait récemment Jacques-Alain Miller à son cours, lalangue<sup>13</sup>. C'est ce qu'un recours hâtif à la folie comme explication pourrait faire manquer.

---

<sup>1</sup> Joyce J., Lettre à Nora Barnacle Joyce, 2 septembre 1909, La Pléiade, vol. 1, p. 1260, Paris, 1982.

<sup>2</sup> Idem, Lettre du 3 septembre 1909.

<sup>3</sup> Idem, Lettre du 7 septembre 1909, p. 1263-64.

<sup>4</sup> Idem, Lettre du 5 septembre 1909, p. 1263.

<sup>5</sup> Communication téléphonique avec Jacques Aubert du 22 avril 2010.

<sup>6</sup> Joyce J., *Les Exilés*, Fragments, La Pléiade, vol. 1, p. 1764.

<sup>7</sup> Joyce J., Lettre à Nora Barnacle, 18 septembre 1905, La Pléiade, vol. 1, p. 1170, Paris, 1982.

<sup>8</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, p. 83, Seuil, Paris, 2005.

<sup>9</sup> Miller J.-A., Cours du 17 janvier 2007, L'orientation lacanienne, inédit.

<sup>10</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, p. 86, Seuil, Paris, 2005.

<sup>11</sup> Joyce J., Lettre à Nora Barnacle, 16 septembre 1904, La Pléiade, vol. 1, p. 1137, Paris, 1982

<sup>12</sup> Ellmann R., *James Joyce*, Gallimard, Paris, 1962.

<sup>13</sup> Miller J.-A., Cours du 23 mars 2011, L'orientation lacanienne, inédit.

Philippe Hellebois

*L'extrême de l'érotisme féminin, c'est le fantasme de tuer l'homme. (VIII, 126)*

« *Les hommes pensent que tuer est un crime. Les femmes ont d'autres opinions là-dessus.* »

Pedro Almodovar, *Matador*.

« *On vérifie que c'est seulement à l'ombre du couperet que l'on peut s'aimer tranquilles.* »

J.-A. Miller, *Des réponses du réel*, séance du 21 mars 1985, inédit.

Le fantasme de tuer l'homme est assurément l'une des grandes pièces du répertoire quand on le considère sous l'angle de l'érotisme féminin. Freud le note dès 1918 dans son *Tabou de la virginité* : l'acte sexuel, même souhaité, déclenche souvent côté femme « une amertume hostile » envers l'homme, surtout si c'est l'un des premiers qu'elle rencontre. Il avance diverses explications qui convergent vers un *penisneid* fondamental, masque du regret d'être née fille, qui l'amènera finalement dans les années 1930 à corrélérer cette déception à la mère. Le mari hérite donc de la haine vouée par sa femme à sa propre mère, haine qu'un premier mariage pourra (ce n'est pas garanti) assécher, ménageant ainsi à de secondes noces un avenir meilleur. Combinant castration et Œdipe, Freud reconnaît donc dans ce fantasme et les symptômes qui l'accompagnent, de l'hostilité voire de la haine, soit un obstacle pathologique à l'amour.

L'interprétation du même fantasme par Lacan, à partir de ses *Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine* de 1958, ouvre de toutes autres perspectives. Les femmes ne sont plus celles qui supportent mal la castration mais, au contraire, celles qui en jouissent sous les espèces de l'amour que Lacan définit d'une façon aussi lumineuse qu'opératoire comme *donner ce qu'on n'a pas*. Autrement dit, l'amour en tant que tel implique, appelle, nécessite la castration de ceux qui se livrent à ses jeux. Passion du manque, l'amour rend

l'avoir ridicule et vise donc l'être. Il agit même tellement avec le moins qu'il peut en arriver à se passer de tout partenaire reconnaissable et ne plus relever, pour celles que l'on qualifie de mystiques, que de Dieu. Lacan souligne d'ailleurs que le fantasme féminin tend à empêcher la rencontre.

« Tuer » l'homme c'est donc l'amour même, plus précisément un scénario mettant en œuvre ce que J.-A. Miller appelle la condition de castration de l'amour. Les femmes aimant l'amour, surtout la forme érotomaniaque de l'amour, soit être aimées, y sont bien plus chez elles que les hommes toujours peu ou prou encombrés de leur fétichisme foncier. Notons d'ailleurs que si les hommes « meurent » autant chez Freud que chez Lacan c'est très différemment : victimes expiatoires dans un cas et heureux élus dans l'autre. L'homme qui pleure devient l'homme qui rit, la tragédie tourne au comique !

Ce fantasme ne compte évidemment pas autant d'héroïnes que de femmes puisqu'il présente un érotisme des plus extrême que toutes ne pratiquent pas. Lacan en reconnaît notamment une en la nommée Sada, personnage principal du film japonais *L'Empire des sens* qu'il commente dans son Séminaire sur *Le sinthome* en quelques phrases d'où est extraite celle qui fait notre titre. Il la qualifie de maîtresse femme sans doute parce qu'elle sait ce qu'elle veut mais aussi et surtout parce qu'elle parvient à y convertir son amant même s'il sait qu'il lui en cuira. L'on se souvient de la dernière partie dans laquelle le film culmine quand elle se met en tête de ne plus jamais se séparer de son amant qui, même dans ses bras lui échappe encore, puisqu'il reste soumis au régime propre à la jouissance phallique, soit à la détumescence. Le plus admirable c'est que c'est lui qui a alors l'idée qu'elle l'étrangle pendant l'étreinte dans le but que l'érection franchisse la barrière de la mort, la sienne et en devienne, pour son plus grand bonheur à elle, infinie. Les sommets de l'amour tissé dans la jouissance féminine sont donc fort escarpés mais à entendre Sada haletante dire : « Je te tue, c'est extraordinaire, merveilleux », on se rassurera en pensant qu'il ne s'est pas dévoué,



féminisé, en vain. Il est mort, certes, mais b... encore c'est-à-dire autrement. C'est l'amour à mort qui s'entend encore mieux dans le latin *amor*.

Inspiré d'un fait divers manifestement psychotique, ce film en transforme le canevas en le déplaçant du passage à l'acte au plan du fantasme comme le fit en son temps Stendhal avec le crime d'Antoine Berthet pour *Le Rouge et le Noir*. Leurs dernières scènes se ressemblent d'ailleurs étrangement : Sada tranche l'organe érigé de son amant et l'emporte avec elle tandis que Mathilde de la Môle prélève la tête du corps mort de son amant et l'embrasse !

### Bibliographie

Freud S., « Le tabou de la virginité », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

Freud S., « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, Traductions nouvelles, Paris, 1999, pp. 150-181.

Lacan J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 733.

Miller J.-A., « Dans les profondeurs du goût », *Élucidation n° 1*, p.21.

Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *Lettre mensuelle*, septembre-octobre 1993, n°122, p. 19-20.

Miller J.-A., « Des semblants dans la relation entre les sexes », *la Cause freudienne*, n°36, mai 1997, p.7-21.

Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel », *la Cause freudienne*, janvier 1999, p. 7-28.

Sophie Marret-Maleval

*La loi de l'amour, c'est-à-dire la père-version. (X, 150)*

**Impressions premières** : l'amour de Lacan n'est ni celui de Shakespeare ni celui de Breton qui transcenderait les lois humaines. L'amour obéit à une loi, certes, mais ni devoir, ni sagesse, celle du signifiant dans son articulation avec l'objet. L'amour s'écrit, "la seule chose qu'on puisse faire d'un peu sérieux, la lettre d'amour"<sup>1</sup>, relève Lacan dans *Encore*, où il affirme que "ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour"<sup>2</sup>. La demande d'amour part de la faille dans l'Autre, elle est demande d'être aimé, et vise l'être, "à savoir ce qui, dans le langage, se dérobe le plus", soit au semblant d'être supposé à cet objet qu'est le *a*, précise-t-il encore dans ce séminaire<sup>3</sup>. Ainsi le second temps de l'énoncé du *Sinthome* "c'est-à-dire la père-version" marque-t-il l'écart de Lacan avec l'idéal de la loi et du père et corrèle l'amour à l'objet de la pulsion.

**Reprenons l'énoncé dans son contexte** : il s'agit de s'avancer, avec le nœud borroméen, au-delà de l'intuition freudienne selon laquelle l'amour "s'adresse au père au nom de ceci qu'il est porteur de la castration"<sup>4</sup>. Lacan substitue, la loi de l'amour et la *père-version* à la Loi, avançant vers la proposition selon laquelle Joyce restitue la faute du nœud sans le père, par un artifice d'écriture. L'enseignement du *Sinthome* vise cette réduction du père à l'artifice d'écriture, "que perversion ne veut dire que version vers le père – qu'en somme le père est un symptôme ou un sinthome, comme vous le voudrez"<sup>5</sup>. Lacan propose de donner "un autre corps" à son nœud bo, ce n'est plus pour Joyce le père châtré qui fait tenir le tout, mais l'ego, l'idée de soi comme corps, qui occupera la fonction de "corriger le rapport [imaginaire] manquant"<sup>6</sup>.

C'est aussi, dans le fil de *RSI*, s'orienter sur une autre version du père, celui qui "n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si [...] le dit amour, le dit respect, est, [...] père-

versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, l'objet *a* qui cause son désir"<sup>7</sup>, un père "qui a eu la perversion particulière de s'attacher aux objets petit *a* d'une femme"<sup>8</sup>, comme l'indique Éric Laurent, un père conçu à partir de l'amour et de la jouissance : "Alors cette place, évidemment, où s'exerce ainsi un désir vivant avec une femme spécifiée, c'est le contraire de la place vide ou silencieuse qui était appelée par les vœux du névrosé où le père était pensé comme maître du désir à condition qu'il soit mort"<sup>9</sup>.

**La perversion :** Lacan prélève le fil de la perversion, en lien à l'amour, dans le texte freudien ; il parcourt sa propre construction. Évoquant comment le symptôme est un substitut qui sert une satisfaction, échos freudiens que l'on retrouve dans le *Sinthome*, Jacques-Alain Miller souligne : "Cette substitution, Freud l'illustre d'abord par les perversions. Il va puiser dans leur catalogue. On y voit le patient – le malade, comme il dit – loin de se satisfaire de jouir d'un corps du sexe opposé, jouir de certaines parties de ce corps ou de parties en contact avec ce corps, des vêtements par exemple. On le voit passer par des scénarios et des actions complexes, éloignés du coït normal. À travers ces objets, ces actions, ces sujets obtiennent une satisfaction qui vient à la place de la satisfaction sexuelle normale. Le passage par la perversion, entendue comme distincte de la névrose, sert à Freud pour mettre en évidence le même processus de substitution à l'œuvre dans la névrose", marquant "l'affinité de la jouissance substitutive et du signifiant"<sup>10</sup>. Freud insiste sur la substitution des objets dans la pulsion sexuelle dans les "Contributions à la psychologie de la vie amoureuse", notant que "quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle [n'est] pas favorable à la pleine satisfaction", notamment du fait que "l'objet final de la pulsion sexuelle n'est plus l'objet originaire, mais seulement son substitut"<sup>11</sup>.

"Comment les névrosés font-ils l'amour ? C'est de là qu'on est parti. On n'a pas pu manquer de s'apercevoir qu'il y avait une corrélation avec les perversions – ce qui vient à l'appui de mon *a*, puisque le *a* est ce qui, quelles que soient lesdites perversions, en est là

comme la cause”, note Lacan dans *Encore*<sup>12</sup>, évoquant cette fois les *Trois essais sur la théorie sexuelle* dans lesquels Freud relève “qu’il devient impossible de ne pas reconnaître dans l’égale prédisposition à toutes les perversions un trait humain et originel”<sup>13</sup> lorsqu’il s’interroge sur “les débuts de la pulsion sexuelle”. Lacan souligne toutefois que “La névrose, c’est le rêve plutôt que la perversion. Les névrosés n’ont aucun des caractères du pervers. Simplement ils en rêvent, ce qui est bien naturel, car sans ça, comment atteindre au partenaire ?”<sup>14</sup>. “L’acte d’amour, c’est la perversion polymorphe du mâle, cela chez l’être parlant. Il n’y a rien de plus assuré, de plus cohérent, de plus strict quant au discours freudien”, indique-t-il par ailleurs dans *Encore*<sup>15</sup>, situant pour l’être parlant la jouissance qui dépend de l’objet en rapport à la perversion dont la caractéristique est la substitution, L’homme ne jouit pas du corps de la femme, “ce qu’il aborde, c’est la cause de son désir, que j’ai désignée de l’objet *a*. C’est là l’acte d’amour”, note Lacan<sup>16</sup>.

La conception lacanienne du transfert ne conduit-elle pas par ailleurs à mettre au nerf du discours de l’analyste, la formule inversée du fantasme sur laquelle Lacan fait aussi reposer le fantasme sadien ? “C’est pour cette raison, souligne Jacques-Alain Miller, [...] que l’analyste doit se tenir éloigné de la jouissance qui pourrait résulter pour lui de cette position. [...] l’important est [...] d’avancer que la réponse à la “perversion” de l’analyste (qui occupe la place d’objet petit *a* et qui produit une division subjective chez l’analysant) [...] est l’amour, l’amour de transfert”. Il relève que même si pareille écriture de la position de l’analyste comme “perversion” reste simpliste, elle permet de saisir le lien de l’amour à *a*<sup>17</sup>.

La perversion est un fil qui permet à Lacan de se déplacer de la version freudienne du père au nœud du langage et de la jouissance, le conduisant, dans le *Sinthome*, à tenir que le père fonctionne comme le  $S_1$  à partir duquel la jouissance peut-être lue<sup>18</sup>.

**Et l'amour ?** Le lien à la perversion dévoile une autre face de l'amour que la version freudienne de l'amour adressé au père, "c'est aussi l'amour, dans la perspective du sinthome, une façon de faire sens d'une jouissance qui est toujours parasitaire"<sup>19</sup>.

La loi de l'amour ?... ne m'en parlez plus. Ou plutôt si.

---

<sup>11</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, (1972-73), Seuil, Paris, 1975, p. 78.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 11, 40 & 85.

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, (1975-76), Seuil, Paris, 1975, p. 150.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 151-152.

<sup>7</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, *R.S.I.* (1974-75), leçon du 14 janvier 1975, in *Ornicar ?*, n° 3, p. 107.

<sup>8</sup> Laurent É., "Un nouvel amour pour le père", in *la Cause freudienne*, n° 64, octobre 2006, p. 81.

<sup>9</sup> Laurent É., in Jacques-Alain Miller, « Pièces détachées », cours 2004-2005, cours n° 19 du 25/05/2005, p. 264.

<sup>10</sup> Miller J.-A., "L'économie de la jouissance", in *la Cause freudienne*, n° 77, février 2011, pp. 160-161.

<sup>11</sup> Freud S., "Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse" (1912), "Contributions à la psychologie de la vie amoureuse", in *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1985, p. 64.

<sup>12</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, (1972-73), p. 80.

<sup>13</sup> Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Gallimard, nrf, Paris, 1987, p. 119.

<sup>14</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, (1972-73), p. 80.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Miller J.-A., « Causeries sur l'amour », in *Cahiers* n° 10, bulletin de l'ACF-VLB, avril 1998, pp.9-10.

<sup>18</sup> Laurent É., in Jacques-Alain Miller, « Pièces détachées », cours 2004-2005, cours n° 19 du 25/05/2005, p. 264.

<sup>19</sup> Miller J.-A., « Pièces détachées », cours 2004-2005, cours n° 2 du 24/11/2004, p. 17.



# III. - ÉPISTÉMOLOGIE





Lilia Mahjoub

*Le vrai, ça fait plaisir. (V, 78)*

Les deux termes de cette proposition sont utilisés par Lacan tout au long de son enseignement.

En ce qui concerne le vrai, il parle de « vrais sujets », de « vrais Autres », ceux qui sont visés chaque fois qu'une « vraie parole »<sup>1</sup> est prononcée, ou encore de « vrai dire », de « discours vrai » ou de « vraie vérité »<sup>2</sup>, de « dire le vrai sur le vrai »<sup>3</sup>, ce qu'il commente souvent comme étant ce qui manque, mais qui fait le crédit de la psychanalyse, c'est-à-dire un impossible, la distinguant ainsi de la double vérité des philosophes.

Dans tous ces cas, le vrai ressortit à l'exercice de la parole. Pour poursuivre la série esquissée ici, j'ajouterai le « vrai réel »<sup>4</sup>, et la « vraie femme ».

Le vrai fit donc l'objet d'applications variées, par Lacan, ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas une notion rigoureuse qui sera à distinguer de la notion de vérité, à laquelle Lacan donne une place, et ce, dans tout discours, place qui ne pose pas pour autant qu'un discours soit vrai.

Pour ce qu'il en est du plaisir, maintenant, nous nous référerons au fameux principe freudien, revisité par Lacan. Le principe du plaisir, c'est ce qui consiste à abaisser la tension et, en ce sens il n'est pas à confondre avec un quelconque hédonisme.

Ainsi Lacan énoncera-t-il qu'il « a affaire aux gens [qu'il] dresse à ce que ça leur fasse plaisir de dire le vrai »<sup>5</sup>.

J'en ai pour preuve mon analyse qui sans conteste connut des moments éprouvants et difficiles, mais n'en fut pas moins un parcours où le plaisir fut présent, notamment chaque fois que quelque chose de dit avait la résonance du vrai, ce qui faisait chuter la tension voire l'angoisse de l'arrivée en séance. Mais la tranquillité et l'apaisement ainsi gagnés se

trouvaient rapidement troublés par l'insistance de mon analyste, qui ne ratait pas l'occasion d'en rajouter sur ce vrai, avec un « c'est tout à fait vrai ! », ou un « c'est ça ! », ou encore « vous avez mis le doigt sur quelque chose de très juste ! », ce qui décollait le sens obtenu à travers ce vrai, de la vérité.

Le vrai était ainsi voué aux vacillements. En d'autres termes, l'analysante touchait à ce paradoxe qu'à dire le vrai, c'était pour mieux se garder de la vérité. C'est donc de vrai en vrai, que va le chemin de l'analysant, ce que Lacan appelle « les embrouilles du vrai »<sup>6</sup>, et c'est dans ces embrouilles que se trouve le réel.

Car ce n'est pas le plaisir qui est visé dans une analyse, mais bien plutôt la jouissance, en tant que, contrairement au vrai, elle est inavouable, dénuée de sens ainsi que l'est le réel. Dans cette visée, le plaisir obtenu relèverait aussi d'un gain sur la jouissance, soit d'un abaissement de la tension ou du déplaisir, ce qui a fait dire à Lacan que le principe du plaisir était « en vérité le principe du déplaisir »<sup>7</sup>.

Cette visée, est alors la « vraie vérité », celle qui ne peut pas se dire, soit qu'entre l'homme et la femme, ce qu'on appelle le rapport sexuel, ça rate. Ce vrai de la vérité se connecte non au plaisir mais au réel de la jouissance impossible à dire. La vraie vérité, c'est en fin de compte ce qui manque à la vérité, le dernier mot ou le S2, qui bouclerait la signification.

Peut-on dire que ce vrai qui touche au réel fasse aussi plaisir ? La réponse est *non*, pour celui qui n'a pas fait le parcours jusqu'au point où le vrai est poussé dans ses derniers retranchements, mais *oui* pour celui qui peut l'articuler et n'en attend plus de sens.

Il y a enfin un autre cas qui pourrait se ranger du côté du vrai qui ne fait pas forcément plaisir, celui de la « vraie femme »<sup>8</sup>.

Prenons ici ce qu'évoque Lacan à propos de Madeleine, l'épouse de Gide, soit son « entièreté de femme »<sup>9</sup>. Une vraie femme n'est pas le sujet divisé, en l'occurrence

hystérique. Elle n'est pas non plus un objet *a*, celui d'un homme, ce à quoi fut justement réduite tout un temps Madeleine, par son mari. Elle se sépare, en effet, de ce statut d'objet *a*, dans son acte de vraie femme, lorsqu'elle détruit les lettres de Gide.

Le vrai, surgi de cet acte, engendre-t-il pour autant du plaisir ? Du côté de Gide, ce n'est pas le cas. Celle qui est devenue une vraie femme, par cet acte qui touche au réel de la jouissance d'un homme, confronte celui-ci à sa castration, ce qui ne saurait se solder par du plaisir. Du côté de Madeleine, il est clair qu'en se délivrant, par le vrai de son acte, du « reste impénétrable »<sup>10</sup> qu'elle était devenue et qui ne relevait en rien du plaisir, elle pourrait éprouver du plaisir au sens où nous l'avons défini.

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1978, p. 286.

<sup>2</sup> Lacan J., « L'identification », Séminaire inédit, séance du 15/11/1961.

<sup>3</sup> Lacan J., *Ibid.*

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, mars 2005, p. 85.

<sup>5</sup> Lacan J., *Ibid.* p. 78.

<sup>6</sup> Lacan J., *Ibid.*, p. 85.

<sup>7</sup> Lacan J., « Le savoir du psychanalyste », Séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971.

<sup>8</sup> Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 761.

<sup>9</sup> Lacan J., *Ibid.*

<sup>10</sup> Lacan J., *Ibid.*

Gilles Chatenay

*L'espace est une construction purement verbale. (V, 86)*

Étonnement : jusque-là me semble-t-il, Lacan assignait l'espace à l'imaginaire – la sphère, “le ballon ou la boule” dont il parle dans ce passage<sup>1</sup>, modelés sur l'image du corps. L'espace de notre intuition est une *construction*, il n'est pas espace de la perception – nous en avons l'expérience clinique lorsqu'il se déconstruit. Il est euclidien, géométrique : c'est un espace de discours – la géométrie définit le point la droite etc., pose des axiomes (ceux d'Euclide par exemple), fait des démonstrations, etc. : elle tient un discours. Ce discours ne suppose pas un espace *a priori*, réel, qui le précéderait et sur lequel il porterait : il le construit. Quant aux triangles, courbes et points etc. que nous dessinons parfois, ils sont imaginarisations de concepts (de triangle, etc.). C'est “purement verbal”, et l'interprétation algébrique de la géométrie par Descartes a établi celle-ci comme pur jeu de la lettre.

Nouvel étonnement : cet espace est imaginé, dit Lacan, “kinesthétiquement, c'est-à-dire oral-analement” : Lacan avance un imaginaire qui ne se déploie pas dans l'image, un imaginaire qui ne se construit pas autour ou contre l'objet regard. Mais au fond comment s'étonner : Descartes (“L'aveugle est le mieux placé pour faire de la géométrie”), Diderot (“Le géomètre passe presque toute sa vie les yeux fermés”<sup>2</sup>) imaginent l'aveugle construisant son espace avec sa canne : “kinesthétiquement” – et Lacan parle (page 18) de l'aveugle, du braille et d'Euclide.

Reste ce “verbal” de la construction géométrique : s'agit-il de la lettre, ou de la parole ? La référence à Euclide à l'aveugle et au braille nous ferait pencher pour la lettre, les géomètres ne travailleraient qu'avec la lettre.

– Et les topologues ? Lorsque Soury et Thomé produisent le nœud borroméen de quatre nœuds à trois, Lacan s'étonne : “L'étrange (...) est qu'ils s'y avancent [dans la

topologie des nœuds] en parlant entre eux.” (page 49). Lacan rêvait de la mathématique comme pur jeu de la lettre, la topologie des nœuds est étrange. “L’abord mathématique du nœud dans la topologie est insuffisant.” (page 42). Le jeu de la lettre serait-il insuffisant ?

**“Ces nœuds, c’est tout ce qu’il y a de plus réel” (page 81)**

“L’espace [géométrique] n’est rien de réel.”, dit Lacan. Qu’en est-il de l’espace des nœuds, qu’il vaudrait peut-être mieux appeler un “n’espace” comme Jacques-Alain Miller l’a proposé dans son premier cours de 2011 ? Dans ce Séminaire, Lacan réfère les nœuds au réel, et leur topologie à un nouveau “*mos, mode ou mœurs, geometricus*” (page 28) qui serait à inventer.

Il l’avait déjà abordé dans son *Séminaire XX* lorsqu’il répondait à des questions de Jacques-Alain Miller<sup>3</sup>. Dans la géométrie euclidienne, la ligne est *intersection* de deux surfaces, le point *intersection* de deux lignes : l’espace en est, dirais-je, espace de coupures. Et d’autre part, un point est localisé par ses coordonnées cartésiennes : il est point de convergence, intersection de trois lignes. Or que se passe-t-il si l’on part du nœud ?<sup>4</sup> “On peut numéroter trois endroits (...) où les ronds qui font le nœud peuvent venir se coincer” :

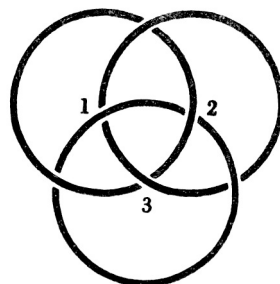


Figure 9

“Ceci suppose dans chaque cas que les deux autres endroits viennent s’y résumer. Est-ce à dire qu’il n’y en a qu’un ? Certainement pas. Un point triple (...) ne saurait en aucune façon satisfaire à la notion de point. Ce point n’est pas fait ici de la convergence de trois lignes.” Les points triples ne sont pas localisables, et en somme, si espace il y a, c’est un espace qui ne se pose pas comme lieu de coupures, d’une part, et est d’autre part sans points.

Grothendieck, remarquant que les ensembles, même transfinis, ne pouvaient prétendre au continu, étant composés d'éléments et donc, disons, "granulaires", a un jour appelé de ses vœux la formalisation d'un espace sans points.

L'espace de la topologie lacanienne des nœuds serait-il *réellement* continu – comme la jouissance ?

---

<sup>1</sup> Citons le paragraphe entier : "Il n'y a aucun espace réel. C'est une construction purement verbale qu'on a épelée en trois dimensions, selon les lois, qu'on appelle ça, de la géométrie, lesquelles sont celles du ballon ou de la boule, imaginé kinesthétiquement, c'est-à-dire oral-analement."

<sup>2</sup> Diderot D., "Additions à la *Lettre sur les aveugles*", *Lettre sur les aveugles*, Flammarion, 2000, p. 251. Diderot cite ici Mlle Mélanie de Salignac, "privée de la vue presque en naissant".

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, p. 119.

<sup>4</sup> Lacan J., *ibidem*.

*L'analyse est une réponse tout à fait spécialement conne à une énigme. (III, 72)*

Déchiffrer une énigme, c'est trouver, comme on dit, le mot de l'énigme. Ainsi l'énigme se trouve constituée comme une question qui appelle sa réponse. C'est d'ailleurs bien souvent ainsi qu'une énigme se présente explicitement, et l'on a pu définir l'énigme comme une question séparée de sa réponse, une question formulée de telle sorte que sa réponse ne saurait la rejoindre, ou ne saurait la rejoindre qu'au travers de la plus grande difficulté<sup>1</sup>.

Si nous retenons de ceci seulement que l'énigme nous désigne, dans le couple question-réponse, un « problème de communication »<sup>2</sup>, nous voyons qu'elle nous indique l'incidence, dans la communication, de quelque chose qui se soustrait à celle-ci, et qui peut y faire obstacle, ou, si nous voulons bien envisager ces termes sous la perspective inverse, ce sera l'incidence dans la communication de quelque chose sur quoi la communication s'enlève, mais qui y laisse une opacité. C'est pourquoi Lacan a pu qualifier l'énigme de mi-dire. Plus précisément, il en a fait une énonciation<sup>3</sup> : l'énigme est une énonciation, et le mot de l'énigme, voilà son énoncé.

Il est donc bien clair qu'à une énigme, dans la mesure même où elle est formée d'équivoques<sup>4</sup>, il peut y avoir plus d'une réponse, ou plus exactement plus d'une tentative de réponse. Si nous définissons la psychanalyse à partir du discours analytique, nous pouvons alors préciser qu'elle est la réponse à une énigme dont ce discours donne le mot. Mais quelle est cette énigme à laquelle l'analyse est une réponse ?

Il est facile d'avancer, en première approximation, que l'énigme à laquelle répond l'analyse est l'énigme du réel comme ce qui ex-siste au sens, ou disons plus exactement que l'ex-sistence du réel fait surgir dans le monde du sens une énigme, autrement dit une

énonciation en attente de son énoncé. Il s'agit maintenant de préciser dans quels termes se fait cette énonciation.

Faisons un détour, bref et à grandes enjambées. Freud a décrit très tôt que, dans le cours de l'interprétation d'un rêve, on atteint une limite où le sens s'exténue, et il réfère cette limite à ce qu'il appelle l'*Unerkannt*, le non-reconnu. Ce non-reconnu, Lacan l'a identifié comme un nom du refoulé primordial, qui est un trou définitif dans le savoir possible, un impossible à connaître à jamais. Si, sachant cela, nous inversons maintenant notre démarche et prenons notre départ de ce trou, au lieu d'aller du sens vers ce qui l'exténue, nous ferons de ce trou surgir l'Autre des signifiants. C'est un premier geste, mais il est indispensable d'en dire les composantes plus fines sans attendre<sup>5</sup> et, l'ayant fait, même à très gros traits, nous retrouverons notre fil.

La rencontre de la langue et du *se jouir* du corps est ce qui produit l'Un de jouissance, que Lacan a longtemps appelé le signifiant Un<sup>6</sup>. Un effacement de l'Un est nécessaire pour que puisse apparaître le champ de vide où se différenciera l'Autre. À partir de là, nous aurons l'Autre qui n'existe pas, qui répercute le trou qu'est le refoulement originaire, et nous aurons l'Un qu'il y a, qui ex-siste, qui n'est autre que le bout de réel de la jouissance impensable, hors sens, dont un autre nom est le sinthome. Pour en terminer avec cet indigeste *digest*, je ne dis qu'un mot pour préciser la distinction qu'il y a lieu de faire entre le signifiant Un et le sinthome : à ce dernier la liaison borroméenne apporte une limite que ne comporte pas le premier<sup>7</sup>. Cette limitation ne compromet pas, cependant, le caractère foncièrement pas-tout que présente l'Un.

Je poursuis maintenant le développement concernant l'énigme à laquelle répond l'analyse. Le détour par lequel nous venons de passer était pourtant très nécessaire pour pouvoir affirmer valablement que l'énonciation de cette énigme se fait dans les termes du



signifiant Un. C'est le signifiant Un comme réel, ce mixte insécable de la langue et de la jouissance impensable, ou c'est le sinthome, qui est l'énigme à laquelle l'analyse répond.

Mais pourquoi prétendre que l'analyse est une réponse tout à fait spécialement conçue à cette énigme ?

C'est que l'énigme du sinthome n'était pas restée tout d'abord sans réponse, et la première réponse aura été celle du sens que lui a donnée l'inconscient avec le sujet comme manque-à-être. Cette première interprétation<sup>8</sup> vient leurrer le vide de l'Autre. Elle vient aussi, par le biais du signifiant, constituer des touts distincts. Et l'analyse suit les voies de l'inconscient, leurre le vide de l'Autre avec le transfert, constitue des touts avec le Nom-du-Père. En un mot, elle soumet le sinthome aux catégories de l'être et le soustrait aux caractères de l'Un. C'est en cela qu'elle est une réponse tout à fait spécialement conçue<sup>9</sup> à l'énigme du sinthome, et elle le nourrit de sens, au lieu de le réduire. Le réduire, c'est, au contraire, retrouver la formule initiale de la rencontre de la langue avec le corps<sup>10</sup> qui a constitué l'événement de corps que nous avons appelé signifiant Un. L'analyse, définie comme réponse à l'énigme du sinthome, pourra se passer de la connerie, à condition de s'en servir.

---

<sup>1</sup> Lévi-Strauss C., *Anthropologie structurale deux*, Librairie Plon, Paris, 1973, p. 33 ; Vernant P., Vidal-Naquet P., *Mythe et tragédie – deux*, éditions de la découverte, Paris, 1986, p. 46.

<sup>2</sup> Lévi-Strauss C., *Paroles données*, Librairie Plon, Paris, 1984, p. 137.

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 39.

---

<sup>4</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1992, article « énigme ». C'est l'usage même du grec *aïnigma* chez les classiques (cf. le *Bailly* ou le *Chantraine*).

<sup>5</sup> L'Autre comme trou, le symbolique comme trou, c'est une constante du dernier enseignement de Lacan (par exemple, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 103). La patiente construction préalable est amenée dans *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, plus particulièrement p. 360 et 378.

<sup>6</sup> Ce qui suit se réfère de manière essentielle au cours de *L'orientation lacanienne* de Jacques-Alain Miller du 16 mars 2011, où il traite le signifiant Un comme réel (je précise, non pas comme un nom, voire un autre nom, du réel, mais comme le réel même). Le raisonnement est à rapprocher de celui de Lacan concernant les lettres qui, non pas désignent, mais font et *sont* les assemblages de la théorie des ensembles (cf. *Encore, op. cit.*, p. 46). Sur le « signifiant Un incarné dans la langue », *ibid.*, p. 131.

<sup>7</sup> Je note que « le Premier » est une dénomination que les néoplatoniciens donnaient à l'Un.

<sup>8</sup> C'est l'inconscient interprète qu'avait naguère mis en évidence Jacques-Alain Miller, cf. « L'interprétation à l'envers », *la Cause freudienne*, n° 32, 1996, p. 5-8.

<sup>9</sup> Dans le *Séminaire XIX*, « ...Ou pire », lors de la séance du 15 décembre 1971, Lacan fait un assez long développement où il connote l'ontologie de connerie, et lui oppose le réel.

<sup>10</sup> Miller J.-A., « Présentation du thème du Congrès 2012 de la NLS », intervention à Londres, le 3 avril 2011 (inédit).

Alfredo Zenoni

*On ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est, c'est le premier pas de la psychanalyse.*

(VIII, 124)

La nuit qui a suivi ma réponse à l'invitation de Jacques-Alain Miller, j'ai rêvé que je m'avançais prudemment vers un miroir, comme pour vérifier l'énoncé que j'étais censé commenter. Une fois devant ce miroir, je m'en écartais effrayé, parce que j'y reconnaissais l'image d'un cousin éloigné, qui avait pourtant été un compagnon de jeux de mon enfance, très proche. Ce fût un moment d'*Unheimlichkeit* dans le rêve.

Se reconnaître dans une image, dans un semblable n'est pas se reconnaître dans ce qu'on est, c'est plutôt se méconnaître, sauf sans doute si le semblable n'est pas si semblable que ça. Paolo était tellement différent, par son apparence physique, ses audaces, son ignorance complète des pratiques de la religion, je ne pouvais pas m'y reconnaître. Et pourtant, il était là, à ma place. Il reflétait quelque chose d'un être qui me fascinait, qui m'était ravi tout à la fois, que je jalousais et dont je ne voulais pas pour moi-même. Si l'on ne peut se reconnaître dans ce qu'on est, peut-être que là où l'on se reconnaît le moins, là où l'on ne se reconnaît plus, quelque chose de ce qu'on est s'évoque.

Ce dans quoi le sujet se reconnaît, ce qu'il pense être (travailleur, ordonné, sympa...) est, en fait, ce dans quoi il se méconnaît. C'est pourquoi, même lorsqu'il s'agit de « parole fondatrice » ou d'identification symbolique, Lacan ne part pas du « je suis », mais de « tu es... ». Camper dans ce qu'on pense être, s'en tenir à la connaissance de soi, c'est foncièrement se méconnaître. À la première « anicroche »<sup>1</sup>, celui qu'on avait toujours pensé être, celui qu'on croyait connaître, est contredit par celui qui fait ou qui dit, par celui à qui il arrive de faire ou de dire des choses qui ne lui correspondent pas. Dans ce qu'il est, il ne se reconnaît plus. Par contre, dans ce qu'il lui est arrivé de faire accidentellement,

inexplicablement, malgré lui, dans des choix où il se demande encore ce qui a bien pu le motiver, bref, dans ce qu'il ne reconnaît pas de lui-même, se manifeste quelque chose de ce qu'il pourrait être pour de bon, par delà ce qu'il pense ou qu'il se raconte de lui-même. N'être plus sûr de ce qu'on est, c'est être dans les conditions de s'engager dans une analyse.

Lorsque l'on ne se retrouve plus dans ce qu'il nous arrive de rêver, de dire, de faire, l'être pensé se contredit, varie, vacille. Quelque chose d'un être malgré soi prend corps, que seul ce qu'on fait, et non ce qu'on pense, sait. « Ce que vous faites sait ce que vous êtes »<sup>2</sup>, comme Lacan le dit dans le Séminaire « *Les non-dupes errent* », introduisant par là à un être qui se disjoint désormais de tout sens et, plus tard, de tout savoir, réduit à l'opacité de ce qui se répète. Là où tu ne te reconnais pas, là où ça ne te correspond pas, là où c'est plus fort que toi, *tua res agitur*, il s'agit de toi « sans pardon et sans circonstances atténuantes »<sup>3</sup>. La possibilité même de faire une analyse réside radicalement dans cette responsabilité de ce qu'on est sans qu'on s'y reconnaisse. Ce que Freud dit de la responsabilité morale de nos rêves immoraux<sup>4</sup> s'étend à ce que nous faisons sans le faire exprès, à ce que nous disons « sans le penser vraiment », voire à cela même que nous condamnons ou que nous combattons chez les autres. Quelque chose de moi est en cause, dans cela même qui m'indigne, contre quoi je me révolte. Si cela m'est insupportable, c'est que quelque chose de mon intolérable à moi est en jeu, « qui coïncide avec mon théâtre le plus intime - celui que Freud a appelé fantasme - et qu'une jouissance y est retrouvée »<sup>5</sup>.

L'effet d'être, en tant qu'effet qui s'obtient de l'analyse, n'est pas de l'ordre de ce qui peut se reconnaître – est-ce l'*Unerkannt* freudien ? –, mais il est de l'ordre de ce qui peut se faire. Quand un mode de se jouir, dont rien ne rend finalement compte, s'isole comme constant, il s'agit d'en tirer une conséquence, d'en faire quelque chose d'autre ou de se débrouiller avec d'une autre façon.

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 171.

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, séance du 11 décembre 1973, inédit.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Freud S., Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, Paris, PUF, 1985, p. 144-148.

<sup>5</sup> Miller J.-A., « Comment se révolter ? », *la Cause freudienne*, n° 75, p. 217.

***Le psychanalyste ne peut se concevoir autrement que comme un sinthome. (IX, 135)***

Je me place du point de vue de l'analysant et je traduis : l'analyste est un sinthome pour l'analysant. Il est vrai que Lacan a déjà dit que « l'analyse est un symptôme »<sup>1</sup>, mais dans un autre contexte, celui du malaise dans la civilisation. Quelle place tient l'analyste par rapport à l'ensemble des symptômes ? Pour Freud l'analyste change l'orientation de la névrose dans la mesure où, avec le transfert, il en occupe le centre<sup>2</sup>. Cette intuition topologique aboutira, on le sait, à des errements dans la technique, à savoir l'interprétation exclusive du transfert. L'analyste n'a pas sa place préparée dans l'inconscient, il n'a tenu que trop la place du « représentant de la représentation » ; quand la représentation est finie, reste l'objet *a* ectopique à l'inconscient<sup>3</sup>.

L'analyste sinthome serait, plutôt qu'un centre, un trou ; il fait trou. Cette référence topologique peut inspirer une pratique concernant le nouage de l'inconscient au corps.

Sans définition univoque, à la manière du portrait chinois, il y a lieu de varier les définitions de l'analyste comme sinthome, du partenaire à la fonction.

1. Veut-on dire l'analyste partenaire ? Sur ce point, il y a beaucoup de prétendants pour l'incarner ; le plus célèbre : la femme sinthome pour l'homme. On retient seulement que l'analyste incarne un non-rapport, exclusif de la jouissance et objection majeure à l'intersubjectivité. Une aide pour et contre l'analysant<sup>4</sup> ; qui aide moins à déchiffrer l'inconscient qu'à l'impliquer dans son partenariat avec la pulsion<sup>5</sup>.

2. L'analyste sinthome souligne son rôle d'ustensile, son côté bon à tout faire : il peut servir à toutes les fictions. On s'en sert d'abord ; on s'en passe ensuite. Cependant, ce fonctionnalisme le rapproche du Nom du Père, comme symptôme. Le névrosé se sert du Nom pour étendre le champ de la jouissance phallique que l'analyse, au contraire, veut limiter ; ce

Nom, dit Jacques-Alain Miller, « c'est l'instrument à résoudre la jouissance par le sens »<sup>6</sup>. Au contraire, l'analyste instrumentalisé fait partie du programme où s'isole une jouissance opaque.

3. Dans une perspective borroméenne, est-il justifié de faire de l'analyste un quatrième rond faisant tenir les trois autres ? Qu'est-ce qui ne tient pas dans alors le nœud de la névrose formé par R.S.I. ? En effet, dit Lacan, « chez la plupart, le symbolique, l'imaginaire et le réel sont embrouillés au point de se continuer les uns dans les autres »<sup>7</sup>. Comme tout le monde n'est pas Joyce, à quoi sert l'analyste ? à couper ? à faire tenir ? à dénouer ?

Cette dernière hypothèse n'est pas retenue par Lacan : « non, ça tient ferme »<sup>8</sup>. Plutôt aide-t-il au serrage ou desserrage du nœud ; c'est ce qu'indique la Conférence La troisième : « quelque chose peut reculer du champ du symptôme, se resserrer par rapport à l'anomalie de la jouissance phallique »<sup>9</sup>. L'analyste reste là interprète.

Au contraire la topologie du *Séminaire XXIII*, suggère un partenariat différent avec le phallus, non plus comme signification mais comme résidu dernier de la jouissance ; c'est ici qu'intervient vrai trou et faux trou. L'être de l'analyste est-il concerné ? Certainement puisque : « c'est en tant que le sinthome fait un faux trou avec le symbolique, qu'il y a une praxis quelconque »<sup>10</sup>. Au-delà du dire vrai ou faux : la vérification par le phallus. Reste une application pragmatique : qui « donne corps » à la droite transformant le faux trou en vrai trou, comme nom de l'incurable ?

4. Dans le *Séminaire XXIII*, on peut faire place au psychanalyste comme réel, comme bout de réel. Il supporte dans le transfert différents objets plus de jouir ; la jouissance veut consommer de l'analyste ; mais le plus insymbolisable de la jouissance du sujet, l'analyste ne l'a pas. Il aide à forclure le sens, entendu comme « la copulation du symbolique et de l'imaginaire »<sup>11</sup>. Mais si le sinthome c'est la copulation du S1 avec la jouissance du corps, quel est le rôle de l'analyste ? Partenaire ou fonction ? Mime-t-il quelque chose d'un trait de

jouissance du sujet : si le sinthome dans la version qu'en propose Jacques-Alain Miller aujourd'hui est « l'événement corps percuté par un signifiant S1 » ; on peut le repérer certaines versions dans la passe. Il est certain que le mode de jouir est affecté par l'analyste qui s'autorise au vacillement de sa neutralité. Un nouveau nouage est possible qui serre ou desserre le nœud formé par le langage, la jouissance et le corps.

5. Enfin, on fera entrer l'analyste aussi dans la liste des addictions : s'en servir au point de ne plus pouvoir s'en passer. Il s'intègre alors à la vie du sujet comme un mode itératif de jouissance dont il ne peut se séparer. Il y a le réel comme impossible à supporter et ce réel de l'analyste autour duquel on ne cesse de tourner.

---

<sup>1</sup> *Lettres de l'École Freudienne*, n°16, Rome, VIIème Congrès de l'École freudienne, 29 octobre 1974, p. 14.

<sup>2</sup> Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Petit Bibliothèque Payot, 1970, Chapitre XXVII, p. 422.

<sup>3</sup> Lacan J., « L'étourdit », in *Scilicet* 6/7, p. 44.

<sup>4</sup> Lacan J., *Ibid.*, p. 31.

<sup>5</sup> Commentaire de Jacques-Alain Miller, in *Séminaire XXIII*, p. 241.

<sup>6</sup> Miller J.-A., p. 240.

<sup>7</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris, p. 87.

<sup>8</sup> Lacan J., Conférence à Yale, in *Scilicet* 6/7, p. 60.

<sup>9</sup> Conférence « La troisième », in *Lettres de l'École Freudienne*, n° 16, Rome, VIIème Congrès de l'École freudienne, novembre 1975, p. 200.

<sup>10</sup> Lacan J., *Ibidem*, p. 83 et 118.

<sup>11</sup> Lacan J., *Ibidem*, p. 121.



## SOMMAIRE

### I.- CLINIQUE

***Arracher l'obsessionnel à l'emprise du regard.***

(I, 18) par Augustin Menard ..... p. 5

***L'inquiétante étrangeté relève incontestablement de l'imaginaire.***

(III, 48) par Marie-Hélène Blancard ..... p. 7

***La psychose paranoïaque et la personnalité, c'est la même chose.***

(III, 53) par Dominique Laurent (*Trois plus un seul*) ..... p. 9

***Le parlêtre adore son corps.***

(III, 66) par Jean-Pierre Deffieux ..... p. 11

***Chez Joyce, il n'y a que quelque chose qui ne demande qu'à s'en aller comme une pelure.***

(X, 149) par Agnès Aflalo (*Corps mal ficelés : détachements et indifférences*) ..... p. 15

### II.- SEXOLOGIE

***Tout doit être repris au départ à partir de l'opacité sexuelle.***

(III, 64) par Philippe De Georges (*Opâques !*) ..... p. 21

***Il n'y a aucune raison pour que, une femme, un homme la tiennent pour sa femme.***

(III, 70) par Pierre Stréliski (*Le rose et le gris*) ..... p. 24

***Expliquer l'amour par une sorte de folie.***

(III, 74) par Carole Dewambrechies-La Sagna ..... p. 27

***L'extrême de l'érotisme féminin, c'est le fantasme de tuer l'homme.***

(VIII, 126) par Philippe Hellebois ..... p. 31

***La loi de l'amour, c'est-à-dire la père-version.***

(X, 150) par Sophie Marret-Maleval ..... p. 34

### III.- ÉPISTÉMOLOGIE

***Le vrai, ça fait plaisir.***

(V, 78) par Lilia Mahjoub ..... p. 41

***L'espace est une construction purement verbale.***

(V, 86) par Gilles Chatenay ..... p. 44

***L'analyse est une réponse tout à fait spécialement conçue à une énigme.***

(III, 72) par Armand Zaloszc ..... p. 47

***On ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est, c'est le premier pas de la psychanalyse.***

(VIII, 124) par Alfredo Zenoni ..... p. 51

***Le psychanalyste ne peut se concevoir autrement que comme un sinthome.***

(IX, 135) par Serge Cottet ..... p. 54

## NOTES

***UFORCA***

***pour l'Université Populaire Jacques Lacan***